

**MEMOIRE PORTANT QUESTION
PRIORITAIRE DE CONSTITUTIONNALITE**

A

**MESDAMES ET MESSIEURS LES PRESIDENT
ET CONSEILLERS DU TRIBUNAL
ADMINISTRATIF DE PARIS**

**DE L'ARTICLE 84, alinéa 1er, première phrase, DE LA LOI N°71-1130
DU 31 DECEMBRE 1971 MODIFIEE PORTANT REFORME DE
CERTAINES PROFESSIONS JUDICIAIRES ET JURIDIQUES**

(en application des articles **61-1** de la **Constitution** du 04 Octobre 1958, **23-1** à **23-12** de l'**ordonnance** n°58-1067 du 07 Novembre 1958 portant loi organique sur le Conseil Constitutionnel, **R.* 771-3** et suivants du Code de justice administrative - CJA -)

présentée à l'occasion et à l'appui de la requête n°1903067/6-1 (action en reconnaissance de droits individuels) introduite devant le Tribunal administratif de Paris le 14 Février 2019 tendant, sur le fondement des articles **L. 77-12-1** à **L. 77-12-5** et **R. 77-12-1** à **R. 77-12-20** du Code de justice administrative (CJA), à reconnaître :

le **droit de tout Avocat** ayant fait le **libre choix** d'exercer **hors barreau** de **figurer**, avec la mention « *Avocat(e) exerçant non inscrit(e) au tableau d'un barreau* », ajoutée à celle des **date** et **lieu** de sa **prestation de serment**, ainsi que celle de sa **résidence professionnelle**, sur l'« **annuaire national des avocats** » que le **CNB** « *établit, met à jour et met à disposition en ligne* », en vertu de l'article **21-1, alinéa 2** de la **loi** n°71-1130 du 31 Décembre 1971 portant réforme de certaines professions judiciaires et juridiques, **sans devoir être affilié à un barreau déterminé**,

et formulée ci-après, en pages **4/45** et **41-42/45** du présent acte, **écrit distinct et motivé**;

POUR :

LE GRAND BARREAU DE FRANCE – GBF – groupement volontaire d'Avocats libres, indépendants et démocrates oeuvrant dans l'intérêt des justiciables et la défense des droits fondamentaux – organisé sous la forme d'une association régie par la loi du 1er Juillet 1901, déclarée le 27 Juillet 2017 à la Préfecture des Bouches-du-Rhône et rendue publique par insertion au Journal officiel du 05 Août 2017 – annonce n°146,

dont le siège social est sis 14, Rue Breteuil – BP 70212 – 13178 MARSEILLE CEDEX 20 (Cabinet de Maître Philippe KRIKORIAN, Avocat à la Cour - Barreau de Marseille),

poursuites et diligences de son **Président-Fondateur en exercice** ayant, aux termes de l'article **15.1, 1°** des Statuts signés le 27 Juillet 2017 (*pièce n°1*), « *le pouvoir de représenter le Grand Barreau de France dans tous les actes de la vie civile* » et dûment habilité (*mandat ad agendum*) par **résolution 2018/3** en date du 08 Décembre 2018 du Bureau du **GRAND BARREAU DE FRANCE - GBF** - *pièce n°2*) aux fins d'**ester en justice** dans le cadre d'une **action en reconnaissance de droits** ;

Représenté devant le **Tribunal administratif de Paris** par Maître Philippe KRIKORIAN, Avocat à la Cour (Barreau de Marseille), dont le Cabinet est sis 14, Rue Breteuil 13001 MARSEILLE – **adresse postale BP 70212 – 13178 MARSEILLE CEDEX 2 0** - Tél. 04 91 55 67 77 - Courriel Philippe.KRIKORIAN@wanadoo.fr – Site internet www.philippekrikorian-avocat.fr,

inscrit à **Télérecours** et au **RPVA**;

(*mandat ad litem* en date du 08 Décembre 2018 – **résolution 2018/3** du Bureau du **GRAND BARREAU DE FRANCE - GBF** - *pièce n°2*);

Précisant, conformément aux articles **L. 77-12-1, alinéas 1er et 2, R. 77-12-6, alinéa 1er** et **R. 77-12-11 CJA**, qu'en l'occurrence, **l'action en reconnaissance de droits** est présentée en faveur d'un **groupe d'intérêt** identifié comme étant :

l'ensemble des Avocats revendiquant et ayant la volonté d'actualiser leur droit d'exercer hors barreau, sur tout le territoire national, sur celui de chacun des Etats membres de l'Union européenne et au-delà des frontières européennes

et, plus spécifiquement, voulant « *exercer individuellement ou en groupe (Loi BERGASSE - 16 Août – 02 Septembre 1790) par l'effet de (leurs) seules qualifications universitaires et de (leur) prestation de serment, sans avoir l'obligation d'être affilié(s) à un Barreau déterminé* » (article 3.2.4 des Statuts du GBF) ;

CONTRE :

Le **CONSEIL NATIONAL DES BARREAUX**, ci-après « **CNB** », « *établissement d'utilité publique* doté de la personnalité morale (...) chargé de représenter la profession d'avocat notamment auprès des pouvoirs publics. » et d'établir, de mettre à jour et mettre à disposition en ligne un **annuaire national des avocats** inscrits au tableau d'un barreau (article **21-1, alinéas 1er et 2** de la **loi n°71-1130 du 31 Décembre 1971** portant réforme de certaines professions judiciaires et juridiques), réputé être, à ce titre, un **organisme privé chargé de la gestion d'un service public**, au sens et pour l'application de l'article **L. 77-12-1 CJA**, dont le siège social est sis **180, Boulevard Haussmann 75008 PARIS**, pris en la personne de sa **Présidente en exercice** domiciliée de droit audit siège,

Personne morale visée par l'**action en reconnaissance de droits** ;

Représenté devant le **Tribunal administratif de Paris** par la **SCP BORE, SALVE DE BRUNETON ET MEGRET**, Avocats au Conseil d'Etat et à la Cour de cassation ;

A raison du **refus explicite** notifié le 29 Janvier 2019 (*pièce n°5*) de faire droit à la **réclamation préalable** qui lui a été adressée le 11 Janvier 2019 (*pièce n°4*) par **LE GRAND BARREAU DE FRANCE – GBF** et tendant à la **reconnaissance** :

du **droit de tout Avocat** ayant fait le **libre choix** d'exercer **hors barreau** de **figurer**, avec la mention « *Avocat(e) exerçant non inscrit(e) au tableau d'un barreau* », ajoutée à celle des **date** et **lieu** de sa **prestation de serment**, ainsi que celle de sa **résidence professionnelle**, sur l'« *annuaire national des avocats* » que le **CNB** « *établit, met à jour et met à disposition en ligne* », en vertu de l'article **21-1, alinéa 2** de la **loi n°71-1130 du 31 Décembre 1971** portant réforme de certaines professions judiciaires et juridiques, **sans devoir être affilié à un barreau déterminé**,

le **droit** présentement revendiqué étant :

le **droit** de l'Avocat déclarant exercer hors barreau d'être **inscrit, en cette qualité**, sur l'**annuaire national** publié par le **Conseil National des Barreaux** ;

PLAISE AU TRIBUNAL ADMINISTRATIF DE PARIS

.../...

*

Formulation de la **Question prioritaire de constitutionnalité** (ci-après « **QPC** »):

« *L'article 84, alinéa 1er, première phrase de la loi n°71-1130 du 31 Décembre 1971 modifiée portant réforme de certaines professions judiciaires et juridiques, dans sa rédaction issue de l'article 4 de la loi n°2004-130 du 11 Février 2004 réformant le statut de certaines professions judiciaires ou juridiques, des experts judiciaires, des conseils en propriété industrielle et des experts en ventes aux enchères publiques, aux termes duquel :*

« *L'avocat souhaitant exercer à titre permanent sous son titre professionnel d'origine est inscrit sur une liste spéciale du tableau du barreau de son choix. (...)* »,

porte-t-il atteinte aux droits et libertés garantis par la Constitution et spécialement:

- *au droit à la liberté en général comme droit naturel de l'homme, à la liberté d'entreprendre et à la liberté d'association consacrés par les articles 4 et 5 de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen du 26 Août 1789, ci-après « DDH ») ;*

- *à l'article 34 de la Constitution du 04 Octobre 1958 fixant, en partie, le domaine de la loi;*

au principe d'égalité garanti par l'article 6 DDH et les articles 1er et 2 de la Constitution du 04 Octobre 1958;

- *au droit de propriété garanti par l'article 17 DDH,*

en ce que :

La portée effective qu'une interprétation jurisprudentielle constante confère aux dispositions attaquées (CC, décision n°2010-39 QPC du 06 Octobre 2010, Mmes Isabelle D. et Isabelle B. consid. 2; CC, décision n°2010-52 QPC du 14 Octobre 2010, Compagnie agricole de la Crau, consid. 4) conduit, sauf réserve d'interprétation neutralisante, à considérer que l'inscription sur une liste spéciale d'un barreau est imposée à l'avocat souhaitant exercer à titre permanent, en France, sous son titre professionnel d'origine, comme étant une condition ou une conséquence nécessaire dudit exercice, alors qu'en vertu de l'article 323 du Code de procédure pénale, comme des articles 1er ; 3 ; 3 bis ; 4 ; 5 ; 5-1 ; 11 ; 15 ; 17, 1° bis ; 21-1, alinéa 2 ; 53, 73 et 76 de la loi n°71-1130 du 31 Décembre 1971 modifiée portant réforme de certaines professions judiciaires et juridiques l'inscription à un barreau français n'est ni une condition d'accès à la profession d'Avocat en France, ni une condition de son exercice, ni une conséquence de son exercice ? »

*

La présente **QPC** porte, donc, plus précisément, sur les mots « *du tableau du barreau de son choix* ».

*

.../...

Le **rappel des faits**, de la **procédure** et du **contexte de l'affaire (I)** précédera la **discussion (II)**.

I-/ RAPPEL DES FAITS, DE LA PROCEDURE ET DU CONTEXTE DE L'AFFAIRE

Seront, ici, exposées la **demande du requérant (I-A)**, puis la **problématique présentement étudiée** en rappelant son **contexte (I-B)**.

I-A/ LA DEMANDE AU PRINCIPAL DU REQUERANT

Par **lettre recommandée avec demande d'avis de réception n°1A 110 898 2764 8** expédiée le 11 Janvier 2019 et reçue le 14 Janvier 2019 (*pièce n°4*), le **GRAND BARREAU DE FRANCE – GBF** - (*pièce n°1*), dûment représenté à cette fin par son **Président-Fondateur en exercice** (*pièce n°2*), a demandé au **Conseil National des Barreaux (CNB)** représenté par sa **Présidente en exercice**, sur le fondement des articles **L. 77-12-1 à L. 77-12-5** et **R. 77-12-1 à R. 77-12-20** du Code de justice administrative (CJA), de **reconnaître** :

le **droit de tout Avocat** ayant fait le **libre choix** d'exercer **hors barreau** de **figurer**, avec la mention « *Avocat(e) exerçant non inscrit(e) au tableau d'un barreau* », ajoutée à celle des **date** et **lieu** de sa **prestation de serment**, ainsi que celle de sa **résidence professionnelle**, sur l'« *annuaire national des avocats* » que le **CNB** « *établit, met à jour et met à disposition en ligne* », en vertu de l'article **21-1, alinéa 2** de la **loi n°71-1130** du 31 Décembre 1971 portant réforme de certaines professions judiciaires et juridiques, **sans devoir être affilié à un barreau déterminé**.

Ce **droit** résulte, en effet, de l'**application de la loi** - telle qu'interprétée conformément à la **Constitution** et aux **normes supranationales** - en faveur de **tout Avocat ayant acquis sa qualification professionnelle en France**.

Ainsi :

D'une part, le **droit de l'Avocat d'exercer hors barreau** - que **présuppose** le **droit présentement revendiqué d'être inscrit en cette qualité sur l'Annuaire national** - est la conséquence directe de la **liberté d'association** qui s'applique pleinement dès lors que l'*ordre* n'est pas, **en France**, le **mode légal** d'organisation de la profession d'Avocat.

D'autre part, le **droit à l'égalité de traitement** conduit à **inscrire un Avocat** ayant fait le **libre choix** d'exercer **hors barreau** sur l'**Annuaire national**, que le **législateur** a chargé le **Conseil National des Barreaux** d'établir, de mettre à jour et de mettre à disposition en ligne.

(v. infra § II-C du **mémoire en triplique** du **GBF** reçu au **Tribunal administratif de Paris** le 27 Août 2019, à 15h24, dont les termes sont **intégralement maintenus**).

*

.../...

Contre toute attente, par **lettre recommandée avec demande d'avis de réception n°1A 142 194 9251 8** du 24 Janvier 2019, reçue le 29 Janvier 2019 (*pièce n°5*), **Maître Christiane FERAL – SCHUHL**, *ès qualités* de Présidente en exercice du **Conseil National des Barreaux**, a rejeté la demande du **GRAND BARREAU DE FRANCE – GBF** -, en lui indiquant que « *Dans ces conditions, et en l'état des textes qui régissent notre profession* », elle était au regret de ne pouvoir donner une suite favorable a sa requête, aux motifs :

« (...) *d'une part, que l'inscription sur l'annuaire national de la profession est directement liée à la qualité d'avocat inscrit au tableau de l'ordre d'un barreau et, d'autre part qu'une association d'avocats ne constitue pas un barreau au sens des dispositions de l'article 15 de la loi n°71-1130 du 31 décembre 1971.*

Les avocats doivent ainsi faire partie d'un barreau établi auprès de chaque tribunal de grande instance et être inscrits au tableau de ce dernier. »

*

Cette appréciation est **viciée en droit**.

Il doit, en effet, être rappelé que, contrairement à ce qu'affirme, à tort, la **Présidente du CNB**, l'**affiliation à un barreau** n'est ni une **condition légale** ni une **conséquence** de l'exercice de la profession d'Avocat (v. notamment l'article **11** de la **loi n°71-1130 du 31 Décembre 1971** portant réforme de certaines professions judiciaires et juridiques, qui ne prévoit nullement cette condition, que le **règlement** n'a pas compétence pour instituer de sa propre autorité *ex nihilo*, s'agissant de la **liberté d'entreprendre** dont seule la **loi** peut aménager l'exercice).

Le **Tribunal administratif de Paris** ne pourra, partant, que faire droit à la demande du **GRAND BARREAU DE FRANCE – GBF** -, laquelle répond parfaitement aux conditions légales fixées par l'article **L. 77-12-1** du Code de justice administrative (**CJA**), aux termes duquel :

« *L'action en reconnaissance de droits permet à une association régulièrement déclarée ou à un syndicat professionnel régulièrement constitué de déposer une requête tendant à la reconnaissance de droits individuels résultant de l'application de la loi ou du règlement en faveur d'un groupe indéterminé de personnes ayant le même intérêt, à la condition que leur objet statutaire comporte la défense dudit intérêt. Elle peut tendre au bénéfice d'une somme d'argent légalement due ou à la décharge d'une somme d'argent illégalement réclamée. Elle ne peut tendre à la reconnaissance d'un préjudice.*

Le groupe d'intérêt en faveur duquel l'action est présentée est caractérisé par l'identité de la situation juridique de ses membres. Il est nécessairement délimité par les personnes morales de droit public ou les organismes de droit privé chargés de la gestion d'un service public mis en cause.

L'action collective est présentée, instruite et jugée selon les dispositions du présent code, sous réserve du présent chapitre. »

*

.../...

I-B/ LA PROBLEMATIQUE DE L'EFFECTIVITE DE LA NORME LEGISLATIVE

La présente affaire se rattache au problème de la **définition d'un barreau**, que le **législateur de 1971** a seulement ébauchée et qu'il appartient au **juge administratif** de compléter et/ou faire compléter par le **pouvoir réglementaire**, à travers :

1°) le **recours pour excès de pouvoir** dont le **GRAND BARREAU DE FRANCE – GBF** – a saisi le **Conseil d'Etat** par **requête** enregistrée le 20 Mai 2018, sous le **n°420772** (*pièce n°6*), tendant à l'édition d'un **décret en Conseil d'Etat** ayant pour objet l'application de l'article **21** de la **loi n°71-1130 du 31 Décembre 1971** portant réforme de certaines professions judiciaires et juridiques, – suspecté à l'origine de n'être jamais entré en vigueur, comme étant exprimé en **termes généraux, insuffisamment clairs et précis** pour se suffire à lui-même -, lequel recours a trouvé sa **solution** dans l'**arrêt** rendu par la **Haute juridiction** le 20 Novembre 2019 (*pièce n°31*), **cause** de la **demande de réouverture de l'instruction** formée par **note en délibéré** du 18 Juillet 2020 ;

2°) l'**action en reconnaissance de droits**, ici considérée, destinée à rendre **effectif**, par la **reconnaissance du droit d'inscription sur l'annuaire national**, le **droit** de tout **Avocat** (la **personne qualifiée** ayant prêté le **serment d'Avocat**, tel qu'écrit à l'article **3, alinéa 2** de la **loi n°71-1130 du 31 Décembre 1971** portant réforme de certaines professions judiciaires et juridiques : « *Je jure, comme avocat, d'exercer mes fonctions avec dignité, conscience, indépendance, probité et humanité.* ») d'**exercer hors barreau**, s'il en a fait le **libre choix**.

*

Il échet, dès lors, de préciser qu'en vertu du **principe d'effectivité** qui découle du **Traité sur l'Union européenne (TUE)** et du **Traité sur le fonctionnement de l'Union européenne (TFUE)**, chacune des **dispositions nationales** qui ne pourraient pas être **interprétées conformément** au **droit de l'Union européenne**, notamment au **droit d'établissement** que garantit la **directive 98/5/CE** du 16 Février 1998, devra être **laissée inappliquée** par le **juge administratif**, au besoin à la lumière d'un **arrêt préjudiciel** rendu par la **Cour de justice de l'Union européenne** sur le fondement de l'article **267 § 2 TFUE**.

*

Par **mémoire** produit le 06 Juin 2019 le **GRAND BARREAU DE FRANCE – GBF** – a répliqué au **mémoire en défense** du **Conseil National des Barreaux (CNB)** reçu au **Greffé** le 26 Avril 2019, à 15h39 et communiqué le 29 Avril 2019, soit la **veille de la clôture de l'instruction**, telle qu'annoncée par **ordonnance** du 26 Février 2019.

Les développements du **mémoire en triplique** du **GBF** reçu au **Tribunal administratif de Paris** le 27 Août 2019, à 15h24, ont été rendus nécessaires par la communication, le 25 Juillet 2019, à 14h29, soit le jour même de la **clôture de l'instruction**, telle que reportée, pour la troisième fois, par **ordonnance** du 11 Juin 2019, du **mémoire en défense** du **CNB** reçu au **Greffé** le 24 Juillet 2019, à 16h02.

.../...

Par **ordonnance** du 30 Juillet 2019, **Monsieur le Président** de la **sixième Section** du **Tribunal administratif de Paris** a décidé la **réouverture** et une **nouvelle clôture de l'instruction** au 10 Septembre 2019 (articles **1er** et **2** de ladite ordonnance).

*

Il est à relever, à cet égard, que sur les **huit pages** de son **mémoire en duplicata** du 24 Juillet 2019, le **CNB** consacre moins d'une page (**quatre paragraphes** en avant-dernière page **7/8**) à **l'objet principal** de la présente instance, savoir **l'action en reconnaissance de droits** initiée par le **GBF**, à laquelle il prétend répondre par la **formule creuse et lapidaire** selon laquelle les précédents développements du requérant « *ne convainquent pas davantage du bien-fondé de l'action en reconnaissance de droits (...)* ».

Autant dire qu'il s'agit là d'un **moyen elliptique, commode et peu coûteux en temps** de ne pas répondre aux **prétentions légitimes** du **GBF** qu'appuie une **argumentation pertinente**, contre laquelle le **CNB** n'a, en réalité, à opposer aucun **moyen sérieux de contradiction**.

*

Tel que le mentionne l'application **TELERECOURS**, à la rubrique « **SYNTHESE** », le **sens synthétique** des **conclusions du rapporteur public** mis en ligne le 08 Juillet 2020 à 15h00 est au « **Rejet au fond** ».

Par **lettre** de son **Avocat** en date du 10 Juillet 2020, reçue à 12h09, soit dès le jour de **l'audience publique**, le **GBF** a demandé la **communication** des **conclusions développées** de **Madame ou Monsieur le Rapporteur public**, aux fins de production d'une **note en délibéré**, comme suggéré par la **note d'information** de **Monsieur le Président** du **Tribunal administratif de Paris** en date du 15 Juin 2020, invitant les **parties** et leurs **Conseils** à privilégier ce **mode de transmission** à un **déplacement à l'audience**, eu égard aux **mesures de sécurité sanitaire** en vigueur pour lutter contre la **pandémie** due au **COVID-19**.

On en déduit, au regard du **principe de la contradiction**, que confirme l'article **L. 5 CJA** (« *L'instruction des affaires est contradictoire. (...)* »), qu'en considération des **circonstances sanitaires exceptionnelles**, devront être satisfaites toutes les demandes de communication des **conclusions intégrales** du **Rapporteur public**.

Il a été répondu à **Maître KRIKORIAN** par **courriel** du **Service de la documentation et des archives** en date du 13 Juillet 2020, à 11h56, que la « *demande tendant à la délivrance des conclusions n°1903067 prononcées à l'audience du 10 juillet 2020 par Mme PESTKA, rapporteur public lui a été faite ce jour. (...)* ».

Par **courriel** du 16 Juillet 2020, reçu à 20h33, le **Greffier** a **fort obligeamment** communiqué à l'**Avocat** du **GRAND BARREAU DE FRANCE – GBF** – les **conclusions développées** de **Madame Maryse PESTKA, Rapporteur public** (quatre pages), ce dont le **requérant** sait gré au **Tribunal**.

*

.../...

II-/ DISCUSSION

Ni le **bien-fondé (II-B)** de la présente **question prioritaire de constitutionnalité**, ni sa **recevabilité**, ni même la **compétence (II-A)** du **Tribunal administratif de Paris**, pour en connaître ne sont sérieusement contestables.

II-A/ LA COMPETENCE DU TRIBUNAL ADMINISTRATIF DE PARIS POUR STATUER SUR LA TRANSMISSION AU CONSEIL D'ETAT DE LA PRESENTE QUESTION PRIORITAIRE DE CONSTITUTIONNALITE PARFAITEMENT RECEVABLE ET QUI A CONSERVE SON ENTIER OBJET

La **compétence du Tribunal administratif de Paris** n'est pas sérieusement contestable.

En effet, aux termes de l'article **61-1** de la **Constitution** du 04 Octobre 1958 dans sa rédaction issue de la **loi constitutionnelle n°2008-724** du 23 Juillet 2008:

*« Lorsque, à l'occasion d'une **instance en cours** devant une **juridiction**, il est soutenu qu'une **disposition législative** porte atteinte aux **droits et libertés** que la **Constitution garantit**, le **Conseil constitutionnel** peut être saisi de cette question sur renvoi du **Conseil d'Etat** ou de la **Cour de cassation** qui se prononce dans un **déla**i déterminé.*

*Une **loi organique** détermine les conditions d'application du présent article. »*

Les conditions de recevabilité de la nouvelle procédure dite « **question prioritaire de constitutionnalité** », - lointaines réminiscences du **droit de remontrance** des **Parlements d'Ancien Régime** refusant l'enregistrement des édits royaux que le Roi pouvait, cependant, imposer par des **lettres de jussion** ou, de façon plus spectaculaire, par la **tenue d'un lit de justice** (v. Histoire des institutions de l'époque franque à la Révolution, par **Jean-Louis HAROUEL, Jean BARBEY, Eric BOURNAZEL et Jacqueline THIBAUT – PAYEN**, PUF Droit, 11^e édition Octobre 2009, § 322, p. 310) - de même que les juridictions compétentes pour en connaître sont précisées à l'article **23-1** de l'**ordonnance n°58-1067** du 07 Novembre 1958 portant loi organique sur le Conseil Constitutionnel (ci-après « **LOCC** ») dans sa rédaction issue de la **loi organique n°2009-1523** du 10 Décembre 2009 entrée en vigueur le 1er Mars 2010, qui dispose en son **premier alinéa**:

*« Devant les **juridictions relevant** du **Conseil d'Etat** ou de la **Cour de cassation**, le **moyen** tiré de ce qu'une **disposition législative** porte atteinte aux **droits et libertés garantis** par la **Constitution** est, à **peine d'irrecevabilité**, présenté dans un **écrit distinct et motivé**. Un tel moyen peut être soulevé pour la **première fois en cause d'appel**. Il ne peut être relevé **d'office**. ».*

L'article **23-2** LOCC dresse la **liste limitative** des conditions de **recevabilité substantielle**, autres que la condition de **recevabilité formelle** de l'article **23-1** LOCC :

« La juridiction statue **sans délai** par une **décision motivée** sur la **transmission** de la question prioritaire de constitutionnalité au Conseil d'Etat ou à la Cour de cassation. Il est procédé à cette **transmission** si les conditions suivantes sont remplies :

1° La disposition contestée est **applicable au litige** ou à la procédure, ou constitue le fondement des poursuites ;

2° Elle n'a pas déjà été déclarée conforme à la Constitution dans les motifs et le dispositif d'une décision du Conseil constitutionnel, sauf changement des circonstances ;

3° La question n'est pas dépourvue de caractère sérieux.

En tout état de cause, la juridiction doit, lorsqu'elle est saisie de moyens contestant la conformité d'une disposition législative, d'une part, aux droits et libertés garantis par la Constitution et, d'autre part, aux engagements internationaux de la France, se prononcer par priorité sur la transmission de la question de constitutionnalité au Conseil d'Etat ou à la Cour de cassation.

La décision de transmettre la question est adressée au Conseil d'Etat ou à la Cour de cassation dans les huit jours de son prononcé avec les mémoires ou les conclusions des parties. Elle n'est susceptible d'aucun recours. Le refus de transmettre la question ne peut être contesté qu'à l'occasion d'un recours contre la décision réglant tout ou partie du litige. »

Ces **conditions** sont reprises par les articles **R.* 771-3 et suivants** du Code de justice administrative (CJA).

Article **R.* 771-3** CJA :

« Le **moyen** tiré de ce qu'une **disposition législative** porte atteinte aux **droits et libertés garantis** par la **Constitution** est soulevé, conformément aux dispositions de l'article **23-1** de l'ordonnance n° 58-1067 du 7 novembre 1958 portant loi organique sur le Conseil constitutionnel, à peine d'irrecevabilité, dans un **mémoire distinct et motivé**. Ce mémoire, ainsi que, le cas échéant, l'enveloppe qui le contient, portent la mention : " **question prioritaire de constitutionnalité** ". »

Article **R.* 771-7** CJA :

« Les **présidents de tribunal administratif** et de cour administrative d'appel, le **vice-président du tribunal administratif de Paris**, les **présidents de formation de jugement des tribunaux** et des cours ou les magistrats désignés à cet effet par le chef de juridiction peuvent, **par ordonnance**, statuer sur la **transmission d'une question prioritaire de constitutionnalité**. »

*

Etant présentée par **mémoire distinct et motivé**, à l'occasion et à l'appui de la **requête** présentée le **14 Février 2019** tendant à la **reconnaissance du droit individuel** y précisé, la **question prioritaire de constitutionnalité** se trouve **parfaitement recevable**, en **tous ses développements** et concernant **toutes les dispositions législatives attaquées**.

L'article **23-1 LOCC** étant **conçu en termes généraux**, toute interprétation restrictive est proscrite, ce, en vertu de l'adage « *Ubi lex non distinguit, nec nos distinguere debemus - Où la loi ne distingue pas, il ne faut pas distinguer* » (Commentateurs – cf. **PORTALIS**, Discours préliminaire).

La **Doctrine autorisée** ajoute, à ce propos : « *La loi ayant disposé sans restrictions ni conditions, l'interprète ne saurait en réduire la substance en introduisant des exigences qui ne s'y trouvent pas, ni en éluder l'application au motif que le cas est exceptionnel. Le texte doit être observé dans toute l'étendue que comporte son libellé; autrement la volonté du législateur serait violée.* (...)

*La règle fonctionne en droit administratif. Il a été ainsi jugé qu'aucune disposition de l'arrêté du Secrétaire d'Etat aux universités en date du 16 avril 1974 - relatif aux études de 3^o cycle – n'interdisant aux étudiants de prendre la même année des inscriptions en vue de la préparation simultanée à deux diplômes d'études approfondies (D.E.A.) ou à un diplôme d'études supérieures spécialisées (D.E.S.S.), la circulaire ministérielle qui édictait une telle interdiction énonçait 'des prescriptions nouvelles qui n'auraient pu être légalement adoptées que par arrêté pris, en application de l'art. 20 de la loi du 12 novembre 1968, après consultation du Conseil National de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche'. En l'espèce, il existait de solides arguments de fond qui auraient permis de justifier autrement l'annulation de la circulaire, tels que les exigences de la pluridisciplinarité et l'autonomie pédagogique des universités – outre le motif tiré de la hiérarchie des sources -; le Conseil d'Etat ne les envisage même pas : 'sans qu'il soit besoin d'examiner les autres moyens de la requête'; il lui suffit de relever que l'arrêté ne limitant pas le nombre des inscriptions, la circulaire qui prohibe plusieurs inscriptions introduit une restriction qui se trouve condamnée par *Ubi lex non distinguit, nec nos distinguere debemus.* »*

(**Locutions latines et adages du droit français contemporain**, Ed. L'Hermès, par Professeurs **Henri ROLAND** et **Laurent BOYER**, Juillet 1979, II, Adages M à Z, pages 570-571).

Il est entièrement loisible au **demandeur**, en application de l'article **23-1 LOCC**, de contester devant le **Tribunal** la **constitutionnalité** de toutes les dispositions législatives qui sont **applicables au litige** ou à la **procédure**.

Il est constant, à cet égard, que dans ses **conclusions** prononcées le 10 Juillet 2020 et communiquées par le **Greffé** le 16 Juillet 2020, à 20h33 (page ¾), **Madame le Rapporteur public** s'est appuyée notamment sur l'article **84** de la **loi n°71-1130 du 31 Décembre 1971** modifiée portant réforme de certaines professions judiciaires et juridiques (ci-après « *la loi* »), qu'elle cite expressément, pour prétendre en tirer l'**absence de grief sérieux** sur le fondement de la **discrimination à rebours**. Il est rappelé que ce **moyen** développé par le **GRAND BARREAU DE FRANCE – GBF –** tend à lire l'article **21-1, alinéa 2** de ladite **loi**, sans avoir à attendre une future **réforme législative** consacrant cette lecture, comme étant chargé d'une **normativité supranationale** et prescrivant, partant, au **Conseil national des barreaux** de faire figurer sur l'**annuaire national** qu'il est, en vertu de ce texte, chargé d'établir, de mettre à jour et de mettre à disposition en ligne, outre les « *avocats inscrits au tableau d'un barreau* », ceux qui ont fait le **libre choix de ne point s'y inscrire pour exercer** (v. notamment § **II-C-2** du **mémoire en triplique** du **GBF** déposé au **Tribunal administratif de Paris** le 27 Août 2019, pages **162-177/189**).

On sait, en effet, que la **prohibition** de la **discrimination à rebours** permet d'écarter l'application d'un **texte** ou son **interprétation**, s'il est source d'un **traitement discriminatoire** au détriment des **ressortissants** de l'Etat membre concerné.

Comme développé dans le **mémoire en triplique** précité du **GBF** (§ **II-C-2-b**, page **166/189**), il est jugé, à ce propos, par la **Cour de justice de l'Union européenne** que celle-ci retient sa **compétence** aux fins de répondre à une **demande de décision préjudicielle** (**article 267 TFUE**) à elle renvoyée par une juridiction nationale, même dans le cas où tous les éléments du litige sont circonscrits à l'intérieur d'un seul Etat membre, dès lors que la **réponse de la Cour** peut être **utile** à la **juridiction de renvoi**, notamment dans l'hypothèse où le **droit national** – c'est bien le cas, en l'occurrence - lui imposerait de faire bénéficier l'un de ses **ressortissants** « *des mêmes droits que ceux qu'un ressortissant d'un autre Etat membre tirerait du droit de l'Union dans la même situation* » (**CJUE, Cinquième Chambre, 21 Février 2013, Ministero per i beni e le attività culturali e.a. c/ Ordine degli Ingegneri di Verona e Provincia e.a.**, C-111/12 et, déjà, dans le même sens : **CJUE 05 Décembre 2000, GUIMONT**, C-448/98, point **23**; **CJUE, Sixième Chambre, 05 Mars 2002, REISCH**, C-515/99, C-519/99 à C-524/99 et C-526/99 à C-540/99, point **26**; **CJUE, Deuxième Chambre, Ord. 17 Février 2005, MAURI**, C-250/03, point **21**; **CJUE, Troisième Chambre, 30 Mars 2006, Servizi Ausiliari Dottori Commercialisti Srl**, point **29**; **CJUE Grande Chambre, 05 Décembre 2006, Federico CIPOLLA**, C-94/04 et C-202/04, point **30**; **CJUE Grande Chambre, 1er Juin 2010, José Manuel BLANCO PEREZ et Maria del Pilar CHA GOMEZ**, C-570/07 et C-571/07, point **39**; **CJUE, Troisième Chambre 21 Juin 2012, Marja-Liisa SUSISALO e.a.**, C-84/11, point **20**; et *a contrario* **CJUE, Première Chambre, 1er Juillet 2010, Emanuela SBARIGIA**, C-393/08, point **23**; **CJUE, Première Chambre 22 Décembre 2010, OMALET NV**, C-245/09, point **15**).

Il s'en déduit que si le **droit de l'Union européenne** permet à l'Avocat souhaitant exercer en France à titre permanent, sous son titre d'origine, d'accéder effectivement à cet exercice sans avoir, au préalable, ou consécutivement, à adhérer à un **barreau français**, cette **même prérogative** doit être reconnue, en retour, à l'Avocat ayant acquis sa **qualification professionnelle en France**.

Or, c'est bien le cas, en l'espèce, ce que confirmera le **Conseil constitutionnel**, dont la présente **QPC** tend légitimement à provoquer la **saisine** par le truchement du **Conseil d'Etat**, soit en **abrogeant** la disposition législative attaquée, soit en l'assortissant d'une **réserve d'interprétation neutralisante**. Dans cette seconde hypothèse, l'**énoncé normatif** litigieux :

« *L'avocat souhaitant exercer à titre permanent sous son titre professionnel d'origine est inscrit sur une liste spéciale du tableau du barreau de son choix. (...)* »

pourrait être interprété en considérant notamment le **choix** offert à l'intéressé comme ne portant pas seulement sur le **nom** du **barreau**, mais aussi sur le **principe même de l'inscription au tableau d'un barreau**.

L'article de la **loi** pourrait, donc, se lire :

« *L'avocat souhaitant exercer à titre permanent sous son titre professionnel d'origine est inscrit sur une liste spéciale de l'annuaire national prévu à l'article 21-1, alinéa 2. (...)* ».

Cette **interprétation neutralisante**, que les **conclusions** de **Madame le Rapporteur public** n'ont pas retenue, permettrait de conserver le texte dans l'**ordonnancement juridique**, tout en rétablissant sa **véritable normativité**, conformément au **droit supranational**.

A cet égard, le **Conseil Constitutionnel** a eu l'occasion de préciser « *qu'en posant une question prioritaire de constitutionnalité, tout justiciable a le droit de contester la constitutionnalité de la portée effective qu'une interprétation jurisprudentielle constante confère à cette disposition* » (**CC**, décision n°2010-39 QPC du 06 Octobre 2010, **Mmes Isabelle D. et Isabelle B.** consid. 2; **CC**, décision n°2010-52 QPC du 14 Octobre 2010, **Compagnie agricole de la Crau**, consid. 4).

Dès lors, compte tenu de l'**interprétation** donnée par **Madame le Rapporteur public**, **membre non délibérant du Tribunal administratif de Paris**, à l'article 84, alinéa 1er, première phrase de la loi n°71-1130 du 31 Décembre 1971 portant réforme de certaines professions judiciaires et juridiques, selon laquelle ce texte, qu'elle présente erronément comme **transposant** l'article 3 de la **directive 98/5/CE**, ferait **obligation** à l'Avocat souhaitant exercer en France, à titre permanent, sous son titre d'origine, de s'inscrire, **au préalable**, au **tableau d'un barreau français**, le **GBF** est parfaitement **recevable** à poser la **QPC** de cette disposition législative qui est **applicable au litige**.

Il appartiendra, dès lors, au **Tribunal administratif de Paris** de **statuer**, comme prévu par les articles 23-2 et 23-3 de la LOCC, **R.* 771-3 et suivants CJA**, sur la **transmission** au **Conseil d'Etat** de la présente **question prioritaire de constitutionnalité (QPC)** de l'article 84, alinéa 1er, première phrase, de la loi n°71-1130 du 31 Décembre 1971 modifiée portant réforme de certaines professions judiciaires et juridiques et, plus précisément, des mots « *du tableau du barreau de son choix.* », avant de pouvoir se prononcer sur le **bien-fondé de l'action en reconnaissance de droits** présentée par le **GBF**.

Le **Tribunal administratif de Paris** sera, partant, conduit, en application de l'article 23-3, alinéa 1er de la LOCC, à **surseoir à statuer** jusqu'à réception de la décision du **Conseil d'Etat**, se prononçant sur le **renvoi de la QPC au Conseil constitutionnel**.

Le **bien-fondé** de la **QPC** ne fait pas davantage difficulté (§ II-B).

II-B/ LE BIEN-FONDE DE LA TRANSMISSION AU CONSEIL D'ETAT DE LA QUESTION PRIORITAIRE DE CONSTITUTIONNALITE DE L'ARTICLE 84, ALINEA 1er, PREMIERE PHRASE, DE LA LOI N°71-1130 DU 31 DECEMBRE 1971 MODIFIEE PORTANT REFORME DE CERTAINES PROFESSIONS JUDICIAIRES ET JURIDIQUES

Quant aux **conditions de fond** de la **transmission**, elles sont, comme susdit, précisées par l'article **23-2** LOCC :

« (...) »

1° *La disposition contestée est applicable au litige ou à la procédure, ou constitue le fondement des poursuites ;*

2° *Elle n'a pas déjà été déclarée conforme à la Constitution dans les motifs et le dispositif d'une décision du Conseil constitutionnel, sauf changement des circonstances ;*

3° *La question n'est pas dépourvue de caractère sérieux.*
(...) »

En l'espèce, les **trois conditions légales** susmentionnées sont réunies en ce qui concerne l'article **84, alinéa 1er, première phrase** de la **loi n°71-1130 du 31 Décembre 1971** portant réforme de certaines professions judiciaires et juridique, qui dispose :

« *L'avocat souhaitant exercer à titre permanent sous son titre professionnel d'origine est inscrit sur une liste spéciale du tableau du barreau de son choix. (...)* »,

ce texte étant interprété, en l'occurrence, au vu des **conclusions** de **Madame le Rapporteur public**, comme faisant de l'**inscription à un barreau français** une **condition** ou une **conséquence** de l'exercice à titre permanent sous le titre d'origine.

Dès lors, comme développé dans la **note en délibéré** déposée par le **GBF** le **18 Juillet 2020**, à **19h07**, pour tenir compte de la jurisprudence du **Conseil constitutionnel (CC, décision n°2019-810 QPC du 25 Octobre 2019, Société AIR FRANCE, §§ 6 à 10)**, la **loi française** ne se serait pas bornée à tirer les **conséquences nécessaires** des **dispositions inconditionnelles** et **précises** de la **directive 98/5/CE**, lesquelles ne concernent que les **conditions d'accès** à l'exercice permanent sous le titre d'origine (**l'admission à l'exercice**), mais non pas les **conditions d'exercice** elles-mêmes, que la **directive** laisse à la **discretion** de l'Etat membre d'accueil, sous réserve que les restrictions nationales ne soient pas **disproportionnées** à l'objectif qu'elles se sont fixé.

En conséquence, la **directive 98/5/CE** ne fera pas obstacle à l'examen de la **QPC** en vue de sa **transmission** au **Conseil d'Etat**, puis de son **renvoi** au **Conseil constitutionnel**, lequel est **parfaitement compétent** pour **contrôler** la **conformité** des dispositions contestées aux **droits et libertés** que la **Constitution** garantit.

*

.../...

Ainsi, d'une part, les dispositions contestées sont **applicables au litige et/ou à la procédure (II-B-1)**.

De deuxième part, **elles n'ont pas été précédemment déclarées irrévocablement conformes à la Constitution (II-B-2)**.

Enfin, de troisième part, la question de leur constitutionnalité **présente**, en tout état de cause, **un caractère sérieux (II-B-3)**.

*

II-B-1/ LES DISPOSITIONS LEGISLATIVES CONTESTEES SONT APPLICABLES AU LITIGE ET/OU A LA PROCEDURE

Cette condition n'est pas sérieusement contestable au vu notamment des **conclusions** de **Madame le Rapporteur public** communiquées le 16 Juillet 2020, à 20h33, lesquelles s'appuient notamment sur l'article **84** de la **loi** n°71-1130 du 31 Décembre 1971 portant réforme de certaines professions judiciaires et juridiques, **qu'elles visent expressément**.

*

**II-B-2/ L'ARTICLE 84 DE LA LOI N°71-1130 DU 31 DECEMBRE 1971
PORTANT REFORME DE CERTAINES PROFESSIONS JUDICIAIRES ET
JURIDIQUES N'A FAIT L'OBJET D'AUCUNE DECLARATION IRREVOCABLE
DE CONFORMITE A LA CONSTITUTION PAR LE CONSEIL
CONSTITUTIONNEL**

Comme le révèle le **tableau** publié sur le **site officiel** du **Conseil Constitutionnel** (www.conseil-constitutionnel.fr), l'article **84** de la **loi n°71-1130** du **31 Décembre 1971** modifiée portant réforme de certaines professions judiciaires et juridiques n'a fait l'objet, à ce jour, d'**aucune déclaration de constitutionnalité** par le **Conseil Constitutionnel**.

*

II-B-3/ LA QUESTION DE LA CONSTITUTIONNALITE DE L'ARTICLE 84, ALINEA 1er, PREMIERE PHRASE, DE LA LOI N°71-1130 DU 31 DECEMBRE 1971 MODIFIEE PORTANT REFORME DE CERTAINES PROFESSIONS JUDICIAIRES ET JURIDIQUES PRESENTE UN CARACTERE SERIEUX

L'analyse de l'atteinte par les dispositions législatives précitées aux **droits et libertés** que la **Constitution** garantit (**II-B-3-b**) nécessite que soient exposées les **normes de référence constitutionnelles** présentement invoquées (**II-B-3-a**).

II-B-3-a/ LES NORMES DE REFERENCE CONSTITUTIONNELLES INVOQUEES

Il s'agit:

- des articles **2, 4, 5, 6, 13, 15, 16** et **17** de la **Déclaration des droits de l'homme et du citoyen** du 26 Août 1789 (**DDH**);
- de la **liberté en général comme droit naturel de l'homme** (articles **4** et **5 DDH**);
- du **droit de propriété** (article **17 DDH**);
- du **droit à un recours juridictionnel effectif** et des **droits de la défense** (article **16 DDH**);
- de la **liberté d'expression** (article **11 DDH**);
- de l'article **34** de la **Constitution** du 04 Octobre 1958 fixant, en partie, le domaine de la loi (**incompétence positive** et **incompétence négative**);
- du **principe d'égalité** (article **6 DDH** et article **1er** de la **Constitution** du 04 Octobre 1958; cf, spécialement pour la **partie civile CC**, **décision n°2010-15/23 QPC du 23 Juillet 2010, Région Languedoc-Roussillon** et autres).
- du **droit des citoyens de concourir personnellement à la formation de la loi** (article **6 DDH**);
- du **droit de résistance à l'oppression** (art. **2 DDH**), combiné avec la **garantie des droits** (article **16 DDH**);
- de l'article **88-1** de la **Constitution** du 04 Octobre 1958;
- du **principe de souveraineté nationale** (art. **3 DDH** et art. **3** de la **Constitution** du 04 Octobre 1958);
- du **principe constitutionnel de réparation – responsabilité**, corollaire de la **liberté** conçue comme **pouvoir** de « *faire tout ce qui ne nuit pas à autrui* », garanti par l'article **4 DDH**.

II-B-3-a-i/ LA LIBERTE, DROIT NATUREL DE L'HOMME

Article 4 DDH:

« *La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui: ainsi, l'exercice des droits naturels de chaque homme n'a de bornes que celles qui assurent aux autres membres de la société la jouissance de ces mêmes droits. Ces bornes ne peuvent être déterminées que par la loi.* »

Article 5 DDH:

« *La loi n'a le droit de défendre que les actions nuisibles à la société. Tout ce qui n'est pas défendu par la loi ne peut être empêché, et nul ne peut être contraint à faire ce qu'elle n'ordonne pas.* »

De ces deux textes qui fondent **la liberté comme principe**, on tire que le **législateur** ne doit pas, dans l'exercice de sa compétence, apporter à la liberté ou aux libertés des atteintes injustifiées (**CC, 16 Juillet 1971, déc. n°71-44 DC, Liberté d'association; CC, 12 Janvier 1977, déc. n°76-75 DC, Fouilles des véhicules; CC, 13 Août 1993, déc. n°93-325 DC, Maîtrise de l'immigration**).

C'est dire que la réglementation d'une liberté par le législateur « *ne doit pas excéder ce qui est nécessaire à garantir son exercice* » (**CC, 27 Juillet 1982, déc. n°82-141 DC: Rev. Cons. const. p. 48**).

Il sera rappelé, dans cet ordre d'idées, que la **liberté d'entreprendre** est garantie par l'article 4 DDH précité, dont l'invocation demeure **pertinente**, au regard d'une **disposition législative** faisant, comme en l'espèce (**article 84, alinéa 1er, première phrase de la loi n°71-1130 du 31 Décembre 1971** portant réforme de certaines professions judiciaires et juridiques), dans l'**interprétation** qu'en donnent les **conclusions de Madame le Rapporteur public**, de l'**affiliation** à une **corporation obligatoire** (en l'occurrence, l'**inscription au tableau d'un barreau français**), une **condition** ou une **conséquence** de l'exercice d'une profession :

« (...) 6. *Considérant que la liberté d'entreprendre découle de l'article 4 de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789 ; qu'il est loisible au législateur d'apporter à cette liberté des limitations liées à des exigences constitutionnelles ou justifiées par l'intérêt général, à la condition qu'il n'en résulte pas d'atteintes disproportionnées au regard de l'objectif poursuivi ;*

7. *Considérant, d'une part, que la liberté d'entreprendre comprend non seulement la liberté d'accéder à une profession ou à une activité économique mais également la liberté dans l'exercice de cette profession ou de cette activité; que, par suite, la circonstance que l'affiliation à une corporation obligatoire ne conditionne pas l'exercice d'une profession mais en découle, n'a pas pour effet de rendre inopérant le grief tiré de l'atteinte à la liberté d'entreprendre ;*

(...) »

(**CC, décision n° 2012-285 QPC du 30 novembre 2012 - M. Christian S., §§ 6 et 7**).

De même, peut-on rattacher à l'article 4 DDH la **liberté d'association, principe constitutionnel** selon lequel « *les associations se constituent librement et peuvent être rendues publiques sous la seule réserve du dépôt d'une déclaration préalable ; qu'ainsi, à l'exception des mesures susceptibles d'être prises à l'égard de catégories particulières d'associations, la constitution d'associations, alors même qu'elles paraîtraient entachées de nullité ou auraient un objet illicite, ne peut être soumise pour sa validité à l'intervention préalable de l'autorité administrative ou même de l'autorité judiciaire ;*

(...) »

(CC, décision n°71-44 DC du 16 Juillet 1971, Loi complétant les dispositions des articles 5 et 7 de la loi du 1er Juillet 1901 relative au contrat d'association, § 2).

On en déduit directement que la **liberté d'association** est la **liberté de s'associer** et/ou de **ne pas s'associer**.

La **protection constitutionnelle** qu'offre l'article 4 DDH est **équivalente** à celle que procure l'article 11 de la **Convention européenne des droits de l'homme** (CEDH, Plénière, 13 Août 1981, YOUNG, JAMES et WEBSTER c. Royaume-Uni, n° 7601/76 ; 7806/77 : l'adhésion forcée à un syndicat – *closed shop* – viole l'article 11 de la Convention européenne des droits de l'homme ; CEDH, 30 Juin 1993, Sigurdur A. SIGURJONSSON c ISLANDE, n°16130/90, § 35, à propos de l'adhésion forcée à une association professionnelle de chauffeurs de taxis) d'où l'on tire le **droit de quitter le groupe** dont on ne partage pas les **convictions profondes** (CEDH, Grande Chambre, 29 Avril 1999, CHASSAGNOU et a. c. FRANCE, n°25088/94, 28331/95 et 28443/95, § 117, à propos de l'adhésion forcée aux Associations Communales de Chasse Agréées - ACCA).

*

II-B-3-a-ii/ L'ARTICLE 34 DE LA CONSTITUTION DU 04 OCTOBRE

1958

Ce texte dispose:

*« La loi fixe les **règles** concernant (...) « les **garanties fondamentales accordées aux citoyens pour l'exercice des libertés publiques**; (...) l'assiette, le taux et les modalités de recouvrement des impositions de toutes natures.*

*La loi détermine les **principes fondamentaux** (...) du régime de la propriété, des droits réels et des obligations civiles et commerciales; (...) »*

En effet, le **Conseil constitutionnel** juge « (...) que la **méconnaissance par le législateur de sa propre compétence** ne peut être invoquée dans le cadre d'une question prioritaire de constitutionnalité que dans le cas où est affecté un droit ou une liberté que la **Constitution garantit**; » (...) » (CC, **Décision n°2010-33 QPC du 22 Septembre 2010, Société Esso SAF**, consid. **2**), condition remplie, en l'espèce.

II-B-3-a-iii/ LE PRINCIPE D'EGALITE COMMANDE QUE L'AVOCAT SOUHAITANT EXERCER A TITRE PERMANENT EN FRANCE SOUS SON TITRE D'ORIGINE NE SOIT PAS TRAITE DIFFEREMMENT DES AVOCATS AYANT ACQUIS LEUR QUALIFICATION EN FRANCE

Aux termes de l'article 6 DDH, la loi « *doit être la même pour tous, soit qu'elle protège, soit qu'elle punisse.* »

Quant à l'article 1er de la **Constitution** du 04 Octobre 1958, il n'est pas moins clair quant au principe consacré en disposant que la **France** « *assure l'égalité devant la loi de tous les citoyens sans distinction d'origine, de race ou de religion.* »

L'**égalité** se retrouve dans la **devise** de la **République française** qu'énonce l'article 2, **alinéa 4** de la **Constitution** :

« *La devise de la République est 'Liberté, **Egalité**, Fraternité'.* »

**II-B-3-a-iv/ LE DROIT DES CITOYENS DE CONCOURIR
PERSONNELLEMENT A LA FORMATION DE LA LOI (ART. 6 DDH)**

Il est expressément consacré par l'article **6 DDH** :

« La loi est l'expression de la volonté générale.

Tous les citoyens ont droit de concourir personnellement, ou par leurs représentants, à sa formation. (...) »

II-B-3-a-v/ LA PROTECTION DU DROIT DE PROPRIETE (ART. 17 DDH)

Aux termes de l'article 17 DDH :

*« La **propriété** étant un **droit inviolable et sacré**, nul ne peut en être privé, si ce n'est lorsque la **nécessité publique, légalement constatée, l'exige évidemment**, et sous la condition d'une juste et préalable indemnité. »*

II-B-3-a-vi/ L'ARTICLE 88-1 DE LA CONSTITUTION DU 04 OCTOBRE 1958

Art. 88-1: « *La République participe à l'Union européenne constituées d'Etats qui ont choisi librement d'exercer en commun certaines de leurs compétences en vertu du traité sur l'Union européenne et du traité sur le fonctionnement de l'Union européenne, tels qu'ils résultent du traité signé à Lisbonne le 13 décembre 2007.* »;

dispositions constitutionnelles qu'appliquent tant le **Conseil constitutionnel** (**CC, décision n°2010-605 DC du 12 Mai 2010, Loi relative à l'ouverture à la concurrence et à la régulation du secteur des jeux d'argent et de hasard en ligne**) que le **Conseil d'Etat** (**CE, Ass., 30 Octobre 2009, Mme PERREUX c/ Ministère de la justice et des libertés, n°298348**).

**II-B-3-b/ L'ATTEINTE AUX DROITS ET LIBERTES QUE LA
CONSTITUTION GARANTIT**

Elle concerne plus particulièrement, en l'espèce :

Le **principe d'égalité** et la **prohibition** de la **discrimination** (**II-B-3-b-i**).

La **liberté d'entreprendre** (**II-B-3-b-ii**).

La **liberté d'association** (**II-B-3-b-iii**).

Le **droit de propriété** (**II-B-3-b-iv**).

*

**II-B-3-b-i/ LA DISCRIMINATION AU DETRIMENT DE L'AVOCAT
SOUHAITANT EXERCER A TITRE PERMANENT EN FRANCE SOUS SON TITRE
D'ORIGINE : LA VIOLATION DE L'ARTICLE 6 DDH ET DES ARTICLES 1er ET 2
DE LA CONSTITUTION DU 04 OCTOBRE 1958**

Dans l'**interprétation** qu'en donnent les **conclusions** de **Madame le Rapporteur public**, les dispositions législatives attaquées feraient **obligation** à l'avocat souhaitant exercer à titre permanent, en France, sous son titre d'origine, de **s'inscrire** au **tableau** d'un **barreau français** « *de son choix* », sans, toutefois, que l'on sache exactement si cette inscription serait la **condition** ou la **conséquence nécessaire** de l'exercice professionnel.

Comme susdit, cette **conclusion** découle d'une **fausse prémisse** selon laquelle l'**inscription** à un **barreau français** serait **obligatoire** pour un avocat ayant acquis sa qualification professionnelle en France.

Or, il n'en est rien.

Il résulte, en effet, directement de la **loi** n°71-1130 du 31 Décembre 1971 modifiée portant réforme de certaines professions judiciaires et juridiques (ci-après « *la loi* ») et notamment de ses articles **1er ; 3 ; 3 bis ; 4 ; 5 ; 5-1 ; 11 ; 15 ; 17, 1° bis ; 21-1, alinéa 2 ; 53, 73 et 76**, comme de l'article **323** du Code de procédure pénale, que l'**inscription à un barreau français** n'est ni une **condition d'accès** à la **profession d'Avocat en France**, ni une **condition de son exercice**, ni une **conséquence de son exercice**.

On rappellera synthétiquement, dans cet ordre d'idées :

1°) Que l'inscription au **barreau** ne figure ni à l'article **11** de la loi précitée, qui dresse la **liste limitative** des **conditions d'accès** à la profession d'avocat, ni dans **aucune autre disposition législative**.

2°) Que la formule « *Les avocats font partie de barreaux (...)* » par laquelle débute l'article **15** de la même **loi** doit se lire dans la **lettre** et l'**esprit** de son article **1er** qui qualifie la profession d'avocat de « *profession libérale et indépendante* », ce que confirme son article **53** (« *Dans le respect de l'indépendance de l'avocat (...) et du caractère libéral de la profession (...)* ». Il s'agit, seulement, d'un **constat sociologique**, d'une **présomption quod plerumque fit** (ce qui advient le plus souvent), qu'**en règle générale et au fil des siècles**, les avocats se sont **regroupés** pour exercer leur ministère et plaider. La **loi** a, cependant, permis qu'à ce principe l'**initiative individuelle** apporte des **exceptions**.

3°) Que l'article **3, alinéa 2** de la **loi** associe directement le titre d'**avocat** à la **prestation du serment d'avocat, sans autre condition**. Est, donc, **avocat** la personne qui a été reçue en son **serment d'avocat** : « *Je jure, comme avocat, d'exercer mes fonctions avec dignité, conscience, indépendance, probité et humanité.* ».

4°) Que l'article **3, bis** de ladite **loi** confirme la **liberté** dont jouit professionnellement l'**avocat** puisqu'il « *peut librement se déplacer pour exercer ses fonctions.* ».

.../...

5°) Que les articles 4, 5 et 5-1 de la loi consacrent, dans le **détail** de leurs énoncés normatifs, les **principes essentiels** qui précèdent.

Il en résulte que la **prestation de serment** donne à l'**Avocat** qu'elle concerne le **droit ipso facto** :

5-a°) En toutes hypothèses et en tous lieux, à la **plaidoirie** « *sans limitation territoriale devant toutes les juridictions et organismes juridictionnels ou disciplinaires, sous les réserves prévues à l'article 4.*

(...) » (article 5, alinéa 1er).

5-b°) Sous réserve de fixer sa résidence professionnelle dans le ressort d'une **Cour d'appel** autre que celles de **Paris** ou de **Versailles**, à la **postulation** « *devant l'ensemble des tribunaux judiciaires d(e son) ressort (...) et devant ladite cour d'appel.* » (article 5, alinéa 2).

5-c°) Sous réserve d'être inscrit au barreau de l'un des **tribunaux judiciaires** de **Paris**, **Bobigny**, **Créteil** et **Nanterre**, à la **postulation**, en première instance, devant chacune de ces juridictions et, en appel, devant la **Cour d'appel de Paris** lorsqu'il a **postulé** devant l'un des trois premiers tribunaux et devant la **Cour d'appel de Versailles** quand il a **postulé** devant le quatrième (article 5-1, alinéas 1er et 2).

5-d°) à la postulation seulement devant le **tribunal judiciaire** auprès duquel est établie sa **résidence professionnelle** dans **trois occurrences limitativement énumérées** par la loi :

5-d-i°) « procédures de saisie immobilière, de partage et de licitation » ;

5-d-ii°) « aide juridictionnelle », le **paiement** au moyen de la **dotation** visée à l'article 25, alinéa 2 de la loi n°91-647 du 10 Juillet 1991 relative à l'aide juridique nécessitant, toutefois, que l'Avocat prestataire soit inscrit à un **barreau** ;

5-d-iii°) « instances dans lesquelles il() ne serai()t pas maître() de l'affaire chargé() également d'assurer la plaidoirie. » (articles 5, alinéa 3 et 5-1, alinéa 3).

(v. note en délibéré du 18 Juillet 2020, page 37/77).

Comme on le voit clairement, à la lecture des textes précités, qui ne nécessitent pas d'être interprétés, l'**inscription au tableau d'un barreau** n'est rendue **obligatoire** :

- que pour pouvoir **postuler**, c'est dire **représenter les parties devant les juridictions judiciaires** (mais non pas pour **plaider** ni pour **représenter les justiciables devant les juridiction administratives** ou le **Conseil constitutionnel**) ;
- et seulement dans le **ressort des tribunaux judiciaires de Paris, Bobigny, Créteil et Nanterre.**

A titre d'exemple, l'**inscription au barreau de Versailles** ne sera pas rendue **obligatoire** pour **postuler** devant le **tribunal judiciaire de Versailles**, ni au second degré devant la **Cour d'appel de Versailles**, l'établissement de la **résidence professionnelle** de l'avocat dans le **ressort** de cette **cour d'appel** étant suffisant.

6°) Que l'article 76 de la loi a **abrogé**, comme **contraire** aux **nouvelles dispositions** qu'elle édictait, notamment l'article 29 de la loi du 22 Ventôse An XII (13 Mars 1804), laquelle prévoyait qu'« *Il sera formé un **tableau des avocats exerçant près les tribunaux.*** », **abrogation** dont on déduit que l'**inscription au tableau** n'est plus, depuis le 06 Janvier 1972, soit le lendemain de la publication de la loi au **Journal officiel**, la **condition légale** de l'**exercice** de la profession d'avocat.

7°) Que si les articles 17, 1° bis et 21-1, alinéa 2 de la loi investissent le CNB de la mission d'établir, de mettre à jour et de mettre à disposition en ligne « *un **annuaire national des avocats établis au tableau d'un barreau.*** », ces textes n'ont pas vocation à rétablir l'article 29 de la loi du 22 Ventôse An XII, qui, comme susdit, a été **abrogé** par l'article 76 de la loi.

Ils ne contrarient pas davantage l'article 323 du Code de procédure pénale qui prévoit expressément le cas d'un avocat défendant un accusé devant la cour d'assises, qui « ***n'est pas inscrit à un barreau*** », qu'en conséquence, le président informe « *qu'il ne peut rien dire contre sa conscience ou le respect dû aux lois et qu'il doit s'exprimer avec **décence et modération.*** »

En effet, dans cette hypothèse, le **dispositif disciplinaire** est **sans objet**, puisque sa portée est **circonscrite au barreau**, **inexistant** dans ce cas de figure.

Seuls pourront s'exercer les **pouvoirs de police de l'audience** en cas d'**excès manifeste**, étant toutefois rappelé que ceux-ci n'autoriseront pas le président de la formation de jugement à **exclure** l'avocat du prétoire au seul motif que celui-ci aurait **compromis la sérénité des débats**, qui, ce faisant « (...) ***n'a manqué à aucune des obligations que lui impose son serment et (...) a donc rempli son rôle de défenseur (...)*** » (CC, décision n°80-127 DC du 20 Janvier 1981 - Loi renforçant la sécurité et protégeant la liberté des personnes, § 52) (v. note en délibéré du 18 Juillet 2020, pages 48-50/77).

Il n'y a, partant, **aucune indécatesse** à « *défendre avec zèle les intérêts de ses clients* », comme l'exige de **tout avocat** la **Cour de Strasbourg** :

« (...)

137. S'agissant tout d'abord des « faits d'audience », dès lors que la **liberté d'expression** de l'avocat peut soulever une question sous l'angle du droit de son client à un **procès équitable**, l'équité milite également en faveur d'un **échange de vues libre, voire énergique**, entre les parties (Nikula, précité, § 49, et Steur, précité, § 37) et l'avocat a le devoir de « **défendre avec zèle les intérêts de ses clients** » (Nikula, précité, § 54), ce qui le conduit parfois à s'interroger sur la nécessité de s'opposer ou non à l'attitude du tribunal ou de s'en plaindre (Kyprianou, précité, § 175).

De plus, la Cour tient compte du fait que les propos litigieux ne sortent pas de la salle d'audience. Par ailleurs, elle opère une distinction selon la personne visée, un procureur, qui est une « partie » au procès, devant « tolérer des critiques très larges de la part de [l'avocat de la défense] », même si certains termes sont déplacés, dès lors qu'elles ne portent pas sur ses qualités professionnelles ou autres en général (Nikula, précité, §§ 51-52, Foglia, précité, § 95, et Roland Dumas, précité, § 48).

(...) »

(CEDH, Grande Chambre, 23 Avril 2015, MORICE c. FRANCE, requête n°29369, § 137).

8°) Que l'article 73 de la loi bannit du vocabulaire des avocats le mot « **ordre** » à peine d'un an d'emprisonnement et de 15 000 € d'amende, « en dehors des cas prévus par la loi », disposition qui confirme bien que *l'ordre* n'est pas, en France, contrairement à d'autres pays comme l'Espagne ou la Grèce, le **mode légal** d'organisation de la profession d'avocat.

On déduit immédiatement de cette disposition l'applicabilité aux **barreaux français**, vus, dès lors, comme des **associations**, de l'article 11 de la **Convention européenne des droits de l'homme** garantissant la **liberté d'association** qui est la **liberté de s'associer** et/ou de **ne pas s'associer**.

*

Il se déduit aisément de ce qui précède que l'avocat ayant acquis en France sa **qualification professionnelle** n'est, en aucune façon, sous les réserves décrites *supra* au point 5-c, tenu de s'inscrire à un **barreau français** pour être **légalement habilité** à exercer son ministère, plaider, postuler, représenter les parties devant les **juridictions administratives** et le **Conseil constitutionnel**.

Dans ces conditions, l'article 84, alinéa 1er, première phrase, de la loi n°71-1130 du 31 Décembre 1971 modifiée portant réforme de certaines professions judiciaires et juridiques méconnaît le **principe constitutionnel d'égalité** s'il est interprété comme faisant **obligation** à l'avocat souhaitant exercer à titre permanent, en France, sous son titre d'origine (ci-après « *l'avocat européen* »), de s'inscrire au **tableau** d'un **barreau français** « *de son choix* », que cette inscription soit la **condition** ou la **conséquence** de l'exercice professionnel.

*

.../...

II-B-3-b-ii/ L'ATTEINTE A LA LIBERTE D'ENTREPRENDRE

Elle résulte, en l'espèce, de la **violation** par les dispositions législatives attaquées des articles **4 et 5 DDH**, combinés avec l'article **34 de la Constitution** en tant que ces normes constitutionnelles garantissent la **liberté d'entreprendre** (**CC, décision n° 2012-285 QPC du 30 novembre 2012 - M. Christian S.**, §§ 6 et 7).

En effet, dans l'**interprétation** que les **conclusions de Madame le Rapporteur public** donnent de l'article **84, alinéa 1er, première phrase**, de la **loi n°71-1130 du 31 Décembre 1971** modifiée portant réforme de certaines professions judiciaires et juridiques, l'inscription a u **tableau d'un barreau français** serait la **condition** ou la **conséquence nécessaire** de l'**exercice professionnel**.

La **France** n'ayant, **à aucun moment**, en méconnaissance des prescriptions de l'article **14** de la **directive 98/5/CE**, désigné « *les autorités compétentes habilitées à recevoir les demandes et à prendre les décisions visées dans la présente directive.* », rien ne permet d'affirmer que les **barreaux français** seraient lesdites **autorités**.

En revanche, depuis le vote de la **loi n°2016-1547 du 18 Novembre 2016** de modernisation de la justice du XXI^e siècle (JORF du **19 Novembre 2016**, texte n°1) ayant créé l'article **21-1, alinéa 2** de la **loi n°71-1130 du 31 Décembre 1971** portant réforme de certaines professions judiciaires et juridiques confiant au **CNB** la **responsabilité** de l' « *annuaire national* », plus **aucun doute raisonnable** n'est permis quant à l'identification, en **France**, de « *l'autorité compétente* », au sens et pour l'application de l'article **3** de la **Directive 98/5/CE** du **Parlement européen** et du **Conseil** du **16 Février 1998**: il ne peut s'agir que du **Conseil National des Barreaux** et non pas d'un **barreau local**. L'**Avocat européen** doit **s'inscrire directement** auprès du **CNB** et **lui seul**, même s'il fait le **choix** de s'affilier à un **barreau français**.

Dès lors, l'**inscription obligatoire** de l'Avocat souhaitant exercer à titre permanent, en **France**, sous son titre d'origine, auprès de l'**autorité compétente française** en vertu de l'article **3, § 1** de la **directive 98/5/CE**, qui **doit** se faire « *au vu de l'attestation de son inscription auprès de l'autorité compétente de l'Etat membre d'origine* » (article **3, § 2** de ladite directive), dont la **loi française** dit qu'elle « *est de droit sur production* » de ladite **attestation** (article **84, alinéa 1er, deuxième phrase**, de la **loi n°71-1130 du 31 Décembre 1971** portant réforme de certaines professions judiciaires et juridiques **se bornant** à tirer les **conséquences nécessaires** des **dispositions inconditionnelles et précises** de l'article **3, § 2, première phrase** de la directive précitée), d'une part, et l'inscription « *sur une liste spéciale du tableau du barreau de son choix* » (article **84, alinéa 1er, première phrase**, de la loi susmentionnée, qui **ajoute** une **règle nationale autonome** à la **norme de droit dérivé**), d'autre part, sont **deux opérations différentes**.

La **contrainte corporative** créée par la **loi française** (article **84, alinéa 1er, première phrase**, de la **loi n°71-1130 du 31 Décembre 1971** modifiée portant réforme de certaines professions judiciaires et juridiques) ne peut partant s'autoriser d'aucune des **dispositions inconditionnelles et précises** de l'article **3, § 2, première phrase**, de la **directive 98/5/CE**, circonstance permettant, comme susdit, de retenir la **compétence** du **Conseil constitutionnel** pour contrôler la **conformité** des dispositions législatives qui sont déferées à son examen aux **droits et libertés** que la **Constitution** garantit (**CC, décision n°2019-810 QPC du 25 Octobre 2019, Société AIR FRANCE, §§ 6 à 10**).

Or, rien ne justifie au regard des **exigences constitutionnelles** de la **France** ni de l'**intérêt général** qu'une telle **contrainte** vienne limiter l'exercice, en **France**, de la profession d'Avocat, dont la **loi** dit expressément qu'elle est « *une profession libérale et indépendante* » (article **1er, I**, et article **53** de la **loi n°71-1130 du 31 Décembre 1971** portant réforme de certaines professions judiciaires et juridiques).

Il est, en effet, acquis que l'article **15** de la **loi** précitée (« *Les avocats font partie de barreaux (...)* ») doit être interprété comme faisant état d'un **constat sociologique**, d'une **présomption quod plerumque fit** (ce qui advient le plus souvent). L'inscription à un barreau français est une **simple faculté**. Elle n'est ni la **condition de l'accès** à la profession d'avocat (**l'admission à l'exercice**), ni la **condition** de son **exercice**, ni une **conséquence** de son **exercice** (v. les développements de la **note en délibéré** du **GBF** du **18 Juillet 2020, § I**, pages **16-50/77**).

Dès lors que par l'article **21-1, alinéa 2** de la **loi n°71-1130 du 31 Décembre 1971** modifié portant réforme de certaines professions judiciaires et juridiques, créé par l'article **22, 2°** de la **loi n°2016-1547 du 18 Novembre 2016** de modernisation de la justice du XXIe siècle (**JORF** du **19 Novembre 2016**, texte n°1), le **CNB** s'est vu confier la tâche d'établir, de mettre à jour et de mettre à disposition en ligne « *un annuaire national des avocats inscrits au tableau d'un barreau* », **aucune raison impérieuse d'intérêt général** ne pouvait justifier d'ajouter à cette **mesure générale** inspirée par le souci d'une **meilleure information du public**, que la **prohibition** de la **discrimination à rebours** étend aux **avocats exerçant non inscrits au tableau** d'un **barreau**, d'ajouter, pour ceux-ci, comme aux avocats pouvant se réclamer du bénéfice de l'article **3** de la **directive 98/5/CE**, l'**affiliation obligatoire à un barreau**.

Le **Conseil constitutionnel** a, dans cet ordre d'idées, jugé qu'était **contraire à la liberté d'entreprendre** une **législation** créant une **obligation d'affiliation** d'artisans français à des **corporations** :

« (...) 11. Considérant que dans les départements du Haut-Rhin, du Bas-Rhin et de la Moselle, les **artisans** sont **immatriculés** à un **registre** tenu par des **chambres de métiers** qui assurent la **représentation** des **intérêts généraux** de l'artisanat ; que la **nature des activités** relevant de l'artisanat **ne justifie pas le maintien** d'une réglementation professionnelle **s'ajoutant** à celle relative aux **chambres de métiers** et **imposant** à tous les chefs d'exploitations ou d'entreprises artisanales d'être **regroupés par corporation** en fonction de leur activité et soumis ainsi aux **sujétions** précitées ; que, par suite, les dispositions contestées relatives à **l'obligation d'affiliation aux corporations** portent **atteinte à la liberté d'entreprendre** ; que, sans qu'il soit besoin d'examiner les griefs tirés de l'atteinte à la liberté d'association et au droit de propriété, l'article 100 f et le troisième alinéa de l'article 100 s du code des professions applicable dans les départements du Haut-Rhin, du Bas-Rhin et de la Moselle doivent être **déclarés contraires à la Constitution** ;

(...) »

(CC, décision n° 2012-285 QPC du 30 novembre 2012 - M. Christian S., § 11).

Le CNB ayant pour mission notamment de « **représenter la profession d'avocat notamment auprès des pouvoirs publics** » (article **21-1, alinéa 1er** de la loi n°71-1130 du 31 Décembre 1971 portant réforme de certaines professions judiciaires et juridiques), l'**annuaire national** dont il a la **responsabilité** est **suffisant** pour donner au **public** et aux **justiciables** les **informations** permettant l'**accès aux prestations des Avocats**, sans qu'il soit **nécessaire** d'y ajouter une **affiliation obligatoire** à un **barreau**, laquelle n'apporte pas de **garantie supplémentaire** aux bénéficiaires desdites prestations.

Dans ces conditions, l'article **84, alinéa 1er, première phrase**, de la loi n°71-1130 du 31 Décembre 1971 portant réforme de certaines professions judiciaires et juridiques, en tant qu'il crée, en dehors du cadre des **dispositions inconditionnelles et précises** de la **directive 98/5/CE**, une **obligation d'affiliation à un barreau**, comme **condition** ou **conséquence nécessaire** de l'**exercice permanent**, en France, sous leur **titre d'origine**, par les avocats auxquels le bénéfice de ladite **directive** a été reconnu, porte atteinte à la **liberté d'entreprendre** et doit être déclaré **contraire à la Constitution**.

*

II-B-3-b-iii/ L'ATTEINTE A LA LIBERTE D'ASSOCIATION

Elle résulte, en l'espèce, de la **violation** par les dispositions législatives attaquées des articles **4** et **5 DDH**, combinés avec l'article **34** de la **Constitution** en tant que ces **normes constitutionnelles** garantissent la **liberté d'association**, qui est la **liberté de s'associer** et/ou **de ne pas s'associer** (**CC, décision n°71-44 DC du 16 Juillet 1971**, Loi complétant les dispositions des articles 5 et 7 de la loi du 1er Juillet 1901 relative au contrat d'association, § **2**).

Il a, en effet, été établi par le **GBF** devant le **Tribunal administratif de Paris** :

1°) Que **l'inscription à un barreau français n'est pas obligatoire**, mais seulement **facultative**, l'article **15** de la **loi n°71-1130 du 31 Décembre 1971** portant réforme de certaines professions judiciaires et juridiques ne rendant compte que d'une **présomption quod plerumque fit** (ce qui advient le plus souvent), les **barreaux** ayant, en **France**, la qualité d'**associations** au sens et pour l'application de l'article **11** de la **Convention européenne des droits de l'homme** (**CEDH**) consacrant la **liberté de s'associer et/ou de ne pas s'associer**.

2°) Que « **l'autorité compétente** » au sens et pour l'application de l'article **3, § 1** de la **directive 98/5/CE** ne peut, dès lors, qu'être le **Conseil national des barreaux** (**CNB**), chargé de « **représenter la profession d'avocat notamment auprès des pouvoirs publics** » (article **21-1, alinéa 1er** de la **loi n°71-1130 du 31 Décembre 1971** portant réforme de certaines professions judiciaires et juridiques) et d'établir, de mettre à jour et de mettre à disposition en ligne « **un annuaire national des avocats inscrits au tableau d'un barreau.** » (article **21-1, alinéa 2** de ladite loi).

3°) Que l'avocat souhaitant exercer à titre permanent en France sous son titre d'origine est, partant, en droit d'opposer à l'article **84, alinéa 1er, première phrase**, de la **loi** précitée une **exception d'inconventionnalité**, comme étant **radicalement incompatible** avec :

3-a°) l'article **3, § 2, première phrase**, de la **directive 98/5/CE**, en tant que le **texte national** prétendrait **subordonner son accès** à l'exercice professionnel (**l'admission à l'exercice**) à **l'inscription préalable** au tableau d'un barreau français;

3-b°) l'article **11 CEDH**, dès lors que la **loi française** aurait pour effet de **l'inscrire d'office** au tableau d'un barreau français.

4°) Qu'en raison de la **prohibition** de la **discrimination à rebours**, l'avocat ayant acquis en **France** sa **qualification professionnelle** serait parfaitement recevable à revendiquer les **mêmes prérogatives** reconnues à son confrère souhaitant y exercer à **titre permanent** sous **son titre d'origine**. Etant acquis que celui-ci, en vertu du **droit de l'Union européenne** (article **3, § 2, première phrase** et **5, § 1** de la **directive 98/5/CE** conjugués avec l'article **11 CEDH**) pourra accomplir **tous les actes** de sa profession par sa **seule inscription** sur **l'annuaire national** publié par le **CNB**, **sans autre condition** d'inscription à un barreau français, cette **même faculté** doit être attribuée à celui-là.

L'article **21-1, alinéa 2** de la **loi n°71-1130 du 31 Décembre 1971** portant réforme de certaines professions judiciaires et juridiques doit, en conséquence, être lu de la façon suivante :

*« Sur la base des informations communiquées par les conseils de l'ordre en application du 1° bis de l'article 17 et au vu des **déclarations** que lui font directement les **personnes intéressées**, le Conseil national des barreaux établit, met à jour et met à disposition en ligne un annuaire national des avocats **habilités à exercer sur le territoire de la République française**. ».*

A défaut, cette disposition de **droit interne** devra être **laissée inappliquée**, comme étant **contraire** au **droit de l'Union européenne**.

L'article **84, alinéa 1er, première phrase**, de la **loi** se révèle, en tout état de cause, **incompatible** avec l'article **11 CEDH**, en tant qu'il a pour effet d'**inscrire obligatoirement** à un **barreau français** l'avocat souhaitant exercer à **titre permanent en France** sous son **titre d'origine**.

Cette disposition législative doit, dès lors que les **systèmes de protection juridique** sont **identiques**, être déclarée **contraire** à l'article **4 DDH**, en tant qu'elle **oblige** un **Avocat** à être **membre d'un barreau**, dont il peut **ne pas partager les convictions profondes**.

*

II-B-3-b-iv/ L'ATTEINTE AU DROIT DE PROPRIETE – ARTICLE 17**DDH**

Aux termes de l'article 17 DDH :

« *La propriété étant un droit inviolable et sacré, nul ne peut en être privé, si ce n'est lorsque la **nécessité publique, légalement constatée, l'exige évidemment, et sous la condition d'une juste et préalable indemnité.*** »

L'atteinte au droit de propriété n'est justifiée que si elle répond à **trois critères objectifs cumulatifs** :

- 1°) Etre rendue **nécessaire** par un **besoin social impérieux**.
- 2°) Avoir été décidée par la **loi**.
- 3°) Etre **proportionnée** à l'objectif de **nécessité publique** poursuivi.

Le **Tribunal des conflits** a, dans cet ordre d'idées, jugé que le « (...) **caractère obligatoire de l'adhésion à une fédération départementale de chasse et donc du paiement des cotisations statutaires pour obtenir le visa du permis de chasser (...)** » rendait **nécessairement compétente** la **juridiction administrative**, en **excluant** celle de la **juridiction judiciaire**, pour connaître d'une **demande d'annulation pour excès de pouvoir** d'une **décision** fixant le montant du **timbre fédéral** dû par ses **adhérents** :

« (...)

*Vu, enregistrée à son secrétariat le 27 octobre 1999, l'expédition de la décision du 27 septembre 1999 par laquelle le Conseil d'Etat statuant au contentieux, saisi de la requête de M. Bouchot-Plainchant tendant, d'une part, à annuler le jugement du 20 septembre 1994 du tribunal administratif de Clermont-Ferrand qui a rejeté, comme portée devant une **juridiction incompétente** pour en connaître, sa demande d'annulation de la décision par laquelle le président de la **fédération départementale des chasseurs de l'Allier** a fixé le prix du timbre fédéral à 275 francs, d'autre part, à annuler cette décision pour **excès de pouvoir**, a renvoyé au tribunal, par application de l'article 35 du décret du 26 octobre 1849 modifié, le soin de décider sur la question de la compétence ; [...]*

*Considérant que, si les **fédérations départementales de chasseurs** sont des **organismes de droit privé**, elles sont appelées à **collaborer à une mission de service public** ; que, dès lors, constituent des **actes administratifs** susceptibles d'être déferés à la **juridiction administrative** les **décisions** prises par elles dans le cadre de leur **mission de service public** qui manifestent l'exercice d'une **prérogative de puissance publique** ; qu'il en est ainsi, en raison du **caractère obligatoire de l'adhésion à une fédération départementale de chasse et donc du paiement des cotisations statutaires pour obtenir le visa du permis de chasser**, des **décisions** que les **fédérations** prennent pour fixer le **montant du timbre fédéral** dû par leurs **adhérents** ;*

*Considérant qu'il en résulte que l'action introduite par M. Bouchot-Plainchant aux droits duquel se trouve Mme Bouchot-Plainchant relève de la compétence de la **juridiction administrative** ;*

.../...

Décide :

*Art. 1er : La **juridiction de l'ordre administratif** est compétente pour connaître du litige opposant Mme Bouchot- Plainchant à la fédération départementale des chasseurs de l'Allier. »*

(TC, 24 Septembre 2001, n°3190).

La **logique classique** aide au **raisonnement juridique** qui conduit à déduire **nécessairement** le **caractère facultatif** de l'**adhésion** au groupement et du **paiement** de la **cotisation** de la **compétence judiciaire**.

On rappelle, à cet effet, que la **compétence** de la **juridiction administrative**, telle que décidée par le **Tribunal des conflits**, dont la décision s'impose aux deux ordres juridictionnels en vertu de la **loi** qui l'a institué **arbitre**, **exclut** la **compétence judiciaire** et vice versa.

Ainsi, la **proposition A** (**caractère obligatoire** de l'**adhésion** et du **paiement** des **cotisations statutaires** pour obtenir le visa du permis de chasser) **implique** la **proposition B** (**compétence** de la **juridiction administrative**).

On en déduit *a contrario*, par **contraposition** (*non-B implique non-A* ou *si non B, alors non-A*), que la **compétence judiciaire** (**non-B**) **implique** le **caractère facultatif** (**non-A**) de l'**adhésion** et du **paiement** de la **cotisation**.

Il est, ainsi, démontré que la **compétence** de la **juridiction judiciaire** révèle nécessairement que l'**adhésion** au groupement, qualifié d'**organisme de droit privé** collaborant à une **mission de service public**, **n'est pas obligatoire** pour exercer l'activité professionnelle. En effet, dans le cas inverse d'une **adhésion obligatoire**, le contentieux du paiement des cotisations statutaires aurait été exclusivement confié à la **juridiction administrative**.

La **réciproque** (*B implique A*) est-elle vraie?

Oui : de la **compétence** de la **juridiction administrative** on déduit le **caractère obligatoire** de l'**adhésion** et du **paiement** des **cotisations statutaires**.

La **contraposée** de la **réciproque** (ou **négation de l'antécédent**) est-elle vraie?

Non-A implique-t-il *Non-B*? Le **caractère facultatif** de l'**adhésion** et de la **cotisation** implique-t-il la **compétence** de la **juridiction judiciaire**?

Encore, oui, dès lors, comme en l'espèce, qu'il y a **équivalence** des **propositions** réunies entre elles par une **bijection** (**relation biunivoque** entre le **caractère facultatif** de l'**adhésion** et la **compétence judiciaire**).

Le **Tribunal des conflits** juge, précisément, en ce qui concerne les décisions de **commission d'office d'avocats** « (...) *qu'il ressort de l'ensemble des dispositions de la loi du 31 décembre 1971 portant réforme de certaines professions judiciaires et juridiques que les décisions prises par le bâtonnier dans l'exercice de ses fonctions relèvent en principe du juge judiciaire;*

(...) »

(**TC, 09 Décembre 2013, n°C 3923**).

La **fixation du montant de la cotisation** par le **conseil de l'ordre** ne manifeste pas l'exercice d'une **prérogative de puissance publique**.

Il se déduit de ce qui précède qu'en tant qu'il **affilie d'office** à un **barreau français** – dont seul le **nom** pourrait être **choisi**, mais non pas le **principe de son adhésion** - et **oblige** consécutivement au **paiement** de la **cotisation** fixée par le **conseil de l'ordre** un avocat souhaitant exercer à **titre permanent**, en **France**, sous son **titre d'origine**, l'article **84, alinéa 1er, première phrase**, de la **loi n°71-1130 du 31 Décembre 1971** modifiée portant réforme de certaines professions judiciaires et juridiques est **contraire** à l'article **17 DDH** dès lors que le montant de la cotisation en cause n'est **limité** par **aucun texte législatif ou réglementaire**, mais laissé à la **discrétion** du barreau concerné.

Aucune raison impérieuse d'intérêt général ne peut, au regard des **exigences constitutionnelles** de l'article **17 DDH**, justifier l'**obligation au paiement** de la cotisation, **en dehors** de l'exercice de **prérogatives de puissance publique**.

*

La QPC de l'article **84, alinéa 1er, première phrase**, de la loi n°71-1130 du 31 Décembre 1971 modifiée portant réforme de certaines professions judiciaires et juridiques n'est, donc, pas dépourvue de **caractère sérieux**, au sens et pour l'application de l'article **23-2** de la LOCC et mérite, partant, de ce chef, également, d'être **transmise** au **Conseil d'Etat** en vue de son **renvoi ultérieur** au **Conseil constitutionnel**.

Le **requérant** entend, à cette occasion, rappeler que c'est bien dans un **but d'intérêt général - la paix sociale -**, et non pas seulement dans celui d'intérêts privés, que les décisions de justice sont rendues, en **France**, « **AU NOM DU PEUPLE FRANCAIS** », principe qu'exprime solennellement le **Préambule** de la **Déclaration des droits de l'homme et du citoyen** du 26 Août 1789:

« (...) *afin que les réclamations des citoyens, fondées désormais sur des principes simples et incontestables, tournent toujours au maintien de la Constitution et au bonheur de tous.* »

De surcroît, ainsi que le rappelle le **Conseil constitutionnel**, « (...) *la bonne administration de la justice constitue un objectif de valeur constitutionnelle qui résulte des articles 12, 15 et 16 de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789; qu'il appartient au législateur organique, compétent pour déterminer les conditions d'application de l'article 61-1 de la Constitution, d'assurer la mise en oeuvre de cet objectif sans méconnaître le droit de poser une question prioritaire de constitutionnalité; (...)* »

(**CC, décision n°2009-595 DC du 3 Décembre 2009, Loi organique relative à l'application de l'article 61-1 de la Constitution, consid. 4**).

*

Selon la formule de **John RAWLS**: « *La justice est la première vertu des institutions sociales comme la vérité est celle des systèmes de pensée. Si élégante et économique que soit une théorie, elle doit être rejetée ou révisée si elle n'est pas vraie; de même, si efficaces et bien organisées que soient des institutions et des lois, elles doivent être réformées ou abolies si elles sont injustes.* » (**Théorie de la Justice**, Editions du Seuil, Février 1987, p. 29).

La **question prioritaire de constitutionnalité** procède de cette même idée dès lors que par le **recours juridictionnel**, le **citoyen justiciable** participe à la **réforme du droit positif** et à l'**abrogation d'une loi inconstitutionnelle** ou à la **restauration** de son **interprétation authentique**.

Elle est l'illustration **moderne et hautement emblématique** du **droit constitutionnel** des **citoyens de concourir à la formation de la loi**, garanti par l'article **6 DDH** précité.

*

Dans ces conditions, il est établi, qu'en légiférant comme il l'a fait notamment à l'article **84, alinéa 1er, première phrase**, de la **loi n°71-1130 du 31 Décembre 1971** modifiée portant réforme de certaines professions judiciaires et juridiques, le **législateur** a méconnu les **droits et libertés que la Constitution garantit**, comme ci-dessus explicité, dans le chef, en particulier, du **GRAND BARREAU DE FRANCE – GBF** -.

*

Comme le dit l'adage « *Donner et retenir ne vaut* » (**Loysel**, 659), il ne servirait de rien, dans une **Société démocratique**, comme l'est et doit le demeurer **la France**, de reconnaître solennellement aux citoyens des « *droits naturels, inaliénables et sacrés* », ainsi que le fait le préambule de la **Déclaration des droits de l'homme et du citoyen** du **26 Août 1789**, si ceux-ci, ne pouvaient utilement s'en prévaloir devant les **tribunaux**.

Les **dispositions législatives présentement contestées** devront, en conséquence, sauf **réserve d'interprétation neutralisante**, être **déclarées inconstitutionnelles** par le **Conseil constitutionnel** et **abrogées** à compter de la publication de sa décision, **Haute juridiction** à laquelle il convient que le **Conseil d'Etat** renvoie la présente **question prioritaire de constitutionnalité**, après qu'elle lui aura été **transmise** par le **Tribunal administratif de Paris**, lequel **devra prononcer**, en application de l'article **23-3, alinéa 1er LOCC**, le **sursis à statuer** concernant l'**action en reconnaissance de droits** dont il est saisi.

*

PAR CES MOTIFS

Vu le principe de prééminence du Droit,

Vu la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen du 26 Août 1789, notamment ses articles **4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 15, 16 et **17**,**

Vu la Constitution du 4 Octobre 1958, notamment ses articles **1er, 34, 55, 61-1 et **62, alinéa 2**, ensemble les articles **23-1** à **23-12** de l'**ordonnance n°58-1067 du 07 Novembre 1958** portant loi organique sur le Conseil Constitutionnel (LOCC),**

Vu le dossier de la procédure et les pièces produites inventoriées sous bordereau,

1°) TRANSMETTRE au Conseil d'Etat, dans les délais et conditions requis, la question prioritaire de constitutionnalité de l'article **84, alinéa 1er, première phrase, de la loi n°71-1130 du 31 Décembre 1971 modifiée portant réforme de certaines professions judiciaires et juridiques et, plus précisément des mots « *du tableau du barreau de son choix* », en vue de son renvoi ultérieur au Conseil constitutionnel, présentée dans un mémoire distinct et motivé, aux fins de déclaration d'inconstitutionnalité et abrogation par cette Haute juridiction du texte attaqué, ladite question pouvant être formulée de la façon suivante:**

*« L'article **84, alinéa 1er, première phrase**, de la loi n°71-1130 du 31 Décembre 1971 modifiée portant réforme de certaines professions judiciaires et juridiques, dans sa rédaction issue de l'article **4** de la loi n°2004-130 du 11 Février 2004 réformant le statut de certaines professions judiciaires ou juridiques, des experts judiciaires, des conseils en propriété industrielle et des experts en ventes aux enchères publiques, aux termes duquel :*

« L'avocat souhaitant exercer à titre permanent sous son titre professionnel d'origine est inscrit sur une liste spéciale du tableau du barreau de son choix. (...) »,

porte-t-il atteinte aux droits et libertés garantis par la Constitution et spécialement:

*- au droit à la liberté en général comme droit naturel de l'homme, à la liberté d'entreprendre et à la liberté d'association consacrés par les articles **4** et **5** de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen du 26 Août 1789, ci-après « **DDH** »);*

*- à l'article **34** de la Constitution du 04 Octobre 1958 fixant, en partie, le domaine de la loi;*

*- au principe d'égalité garanti par l'article **6 DDH** et les articles **1er** et **2** de la Constitution du 04 Octobre 1958;*

*- au droit de propriété garanti par l'article **17 DDH**,*

en ce que :

.../...

La portée effective qu'une interprétation jurisprudentielle constante confère aux dispositions attaquées (CC, décision n°2010-39 QPC du 06 Octobre 2010, Mmes Isabelle D. et Isabelle B. consid. 2; CC, décision n°2010-52 QPC du 14 Octobre 2010, Compagnie agricole de la Crau, consid. 4) conduit, sauf réserve d'interprétation neutralisante, à considérer que l'inscription sur une liste spéciale d'un barreau est imposée à l'avocat souhaitant exercer à titre permanent, en France, sous son titre professionnel d'origine, comme étant une condition ou une conséquence nécessaire dudit exercice, alors qu'en vertu de l'article 323 du Code de procédure pénale, comme des articles 1er ; 3 ; 3 bis ; 4 ; 5 ; 5-1 ; 11 ; 15 ; 17, 1° bis ; 21-1, alinéa 2 ; 53, 73 et 76 de la loi n°71-1130 du 31 Décembre 1971 modifiée portant réforme de certaines professions judiciaires et juridiques l'inscription à un barreau français n'est ni une condition d'accès à la profession d'Avocat en France, ni une condition de son exercice, ni une conséquence de son exercice ? »

*

2°) SURSEOIR A STATUER sur la requête n°1903067/6-1 (action en reconnaissance de droits) jusqu'à réception de la décision du Conseil d'Etat;

3°) RESERVER les dépens;

SOUS TOUTES RESERVES de tous autres éléments de droit ou de fait à produire ultérieurement par mémoire complémentaire ou de tous autres recours ;

Fait à Marseille, le **21 Juillet 2020**

Pour le **GRAND BARREAU DE FRANCE**
- **GBF**

Maître Philippe KRIKORIAN
(signature électronique
article 1366 du Code civil ;
articles R. 414-1 et s. CJA)

.../...

BORDEREAU DES PRODUCTIONS DEVANT LE TRIBUNAL ADMINISTRATIF DE PARIS - PIECES JUSTIFIANT LES PRETENTIONS DU GRAND BARREAU DE FRANCE - GBF

1. **Statuts du GRAND BARREAU DE FRANCE – GBF** – signés et déposés à la **Préfecture des Bouches-du-Rhône** le 27 Juillet 2017 (vingt-six pages), avec **témoin de publication au JORF** du 05 Août 2017 – **annonce n°146** (une page)
2. **Résolution n°2018/3** en date du 08 Décembre 2018 du **Bureau du GRAND BARREAU DE FRANCE – GBF – Action en reconnaissance de droits** - (cinq pages)
3. **Note d'information** publiée sur le **site officiel Internet du Barreau de Paris** intitulée « *Quelle est la différence entre un barreau et un ordre des avocats ?* » où l'on lit notamment : « (...) *il peut cependant y avoir plusieurs barreaux pour un même TGI (...) Un ordre des avocats comprend en outre les avocats honoraires. Aucun texte ne lui donne la personnalité civile ou morale, même si d'aucuns lui ont reconnu sans motif un statut d'établissement d'utilité publique. On peut dire que l'ordre est une émanation du barreau qui lui donne certaines missions.* » (deux pages)
4. **Réclamation préalable en reconnaissance de droits du GRAND BARREAU DE FRANCE – GBF** - adressée au **CONSEIL NATIONAL DES BARREAUX** par **lettre recommandée avec demande d'avis de réception n°1A 110 898 2764 8** du 11 Janvier 2019, reçue le 14 Janvier 2019 (dix-neuf pages ; trois pièces inventoriées sous bordereau)
5. **Lettre recommandée avec demande d'avis de réception n°1A 142 194 9251 8** en date du 24 Janvier 2019 du **CONSEIL NATIONAL DES BARREAUX**, reçue le 29 Janvier 2019, notifiant le **rejet exprès de la demande en reconnaissance de droits du GRAND BARREAU DE FRANCE – GBF** - (**décision attaquée** - une page + deux pages - enveloppe)
6. **Recours pour excès de pouvoir** dont le **GRAND BARREAU DE FRANCE – GBF** – a saisi le **Conseil d'Etat** par **requête** enregistrée le 20 Mai 2018, sous le **n°420772**, aux fins d'édition par le **Premier ministre** d'un **décret en Conseil d'Etat d'application** de l'article **21** de la **loi n°71-1130** du 31 Décembre 1971 portant réforme de certaines professions judiciaires et juridiques
7. **CEDH 11 Février 2014, Masirevic c. Serbie**, n°3067/08 irrévocable le 11 Mai 2014
8. **CA Aix-en-Provence, 1ère Chambre B, 29 Janvier 2015, arrêt n°2015/43, Maître Philippe KRIKORIAN**, RG n°14/18967
9. **TGI Marseille, ordonnance de référé n°15/398, 07 Avril 2015, Maître Philippe KRIKORIAN c/ Maître Hélène FARGE et Ordre des Avocats au Conseil d'Etat et à la Cour de cassation**, RG n°15/01589
10. **CA Aix-en-Provence, 15e Chambre A, 05 Avril 2018, arrêt QPC n°2018/242, Maître Philippe KRIKORIAN et GRAND BARREAU DE FRANCE – GBF – c/ Barreau de Marseille et SCP ROLL MASSARD NOELLE ROLL**, RG n°17/20425
11. **CE, 24 Avril 2019, Maître Philippe KRIKORIAN et Maître Bernard KUCHUKIAN c/ Premier ministre**, n°s 412271 et 412310
12. **CC, décision n°2017-630 QPC** du 19 Mai 2017 – M. Olivier D.
13. **CC, décision n°2018-704 QPC** du 04 Mai 2018 – M. Franck B. et autre – obligation pour l'avocat commis d'office de faire approuver ses motifs d'excuse ou d'empêchement par le président de la cour d'assises

14. CEDH, Grande Chambre, MORICE c. FRANCE, 23 Avril 2015, requête n°29369/10
15. Cass. 1° Civ. 06 Décembre 2017, Maître Philippe KRIKORIAN c/ Barreau de Marseille, arrêt n°1268 F-D, n°D 16-26.080, avec mémoire ampliatif déposé le
16. Cass. Crim. 08 Septembre 2015, n°14-84.380
17. Cass. 2° Civ., 02 Juillet 2009, n°08-16.479
18. Courriel en date du 12 Juin 2017 de la Préfecture des Bouches-du-Rhône confirmant officiellement qu' « *Aucune association au nom de : ORDRE DES AVOCATS AU BARREAU DE MARSEILLE n'est enregistrée dans le répertoire national des associations.* »
19. Note d'information publiée sur le site officiel Internet du Barreau de Paris intitulée « *Quelle est la différence entre un barreau et un ordre des avocats ?* » où l'on lit aussi : « (...) *il peut cependant y avoir plusieurs barreaux pour un même TGI (...)* »
20. Lettre en date du 22 Mars 2018 du GRAND BARREAU DE FRANCE – GBF - adressée à Madame la Présidente du Tribunal de grande instance de Marseille
21. Cass. 1° Civ., 10 Avril 2019, n°18-14.987 – cassation partielle au visa de l'ancien article 1382, devenu 1240 du Code civil : « *les conséquences d'un engagement librement souscrit et judiciairement déclaré valable ne constituent pas un préjudice réparable ;* »
22. Commentaire de cet arrêt (pièce n°21) sur le site Dalloz.actualité portant en titre la maxime latine précitée invoquée par Maître KRIKORIAN devant la Cour de cassation : « *Le notaire ne doit pas réparation des désordres auxquels l'acquéreur a consenti : volenti non fit injuria* »
23. CJUE, Grande Chambre, 07 Mai 2019, Monachos Eirinaios, kata kosmon Antonios Giakoumakis tou Emmanouil contre Dikigorikos Syllogos Athinon, affaire C-431/17, avec conclusions de l'Avocat général Madame Eleanor SHARPSTON
24. CJCE, 27 Novembre 1973, Magdalena VANDEWEGHE et autres contre Berufsgenossenschaft für die chemische Industrie, affaire 130-73
25. CJCE, 18 Juin 1991, Elliniki Radiophonia Tileorassi Anonimi Etaireia (ERT AE), affaire C-260/89
26. CJUE, 21 Juin 2012, Marja-Liisa SUSISALO, affaire C-84/11
27. CJUE, Ordonnance du 10 Mai 2012 (affaire C-134/12)
28. Acte dit l'acte dit « *CONVENTION RELATIVE A LA COMMUNICATION ELECTRONIQUE EN MATIERE CIVILE DEVANT LES TRIBUNAUX DE GRANDE INSTANCE DU RESSORT DE LA COUR D'APPEL D'AIX-EN-PROVENCE* » signé le 02 Mai 2017 entre les huit Tribunaux de grande instance du ressort de la Cour d'appel d'Aix-en-Provence et « *les ordres des avocats des Barreaux* » d'Aix-en-Provence, des Alpes de Haute-Provence, de Draguignan, de Grasse, de Marseille, de Nice, de Tarascon et de Toulon
29. CE, 19 Juillet 2019, Mme A., n°426389
30. CA Aix-en-Provence, arrêt n°2017/450 de la Quinzième Chambre A du 22 Juin 2017, RG n°16/02604
31. CE, 20 Novembre 2019, ASSOCIATION GRAND BARREAU DE FRANCE, n°420772 (huit pages), avec mémoire en défense du Garde des sceaux, ministre de la justice communiqué le 18 Septembre 2019 (six pages) et mémoire en réplique du GBF transmis au Conseil d'Etat le 18 Octobre 2019 (cent soixante-dix-huit pages ; vingt-huit pièces inventoriées sous bordereau)

32. **Communiqué de presse** en date du 24 Novembre 2019 de **Maître Philippe KRIKORIAN**, **Président-fondateur en exercice du GRAND BARREAU DE FRANCE – GBF** – intitulé : « **LE GRAND BARREAU DE FRANCE – GBF – AVAIT RAISON : LE CONSEIL D'ETAT CONFIRME QU'IL PEUT EXISTER PLUSIEURS BARREAUX PAR TRIBUNAL DE GRANDE INSTANCE (FUTUR TRIBUNAL JUDICIAIRE AU 1er Janvier 2020** » - publié sur le site internet www.philippekrikoriant-avocat.fr (cinq pages)
33. **Intervention** de **Monsieur Michel de GRAILLY**, **Député, Assemblée Nationale**, séance publique du 13 Octobre 1971, JORF page 4500 (dix pages)

*

Fait à Marseille, le **21 Juillet 2020**

Pour le **GRAND BARREAU DE FRANCE**
- GBF

Maître Philippe KRIKORIAN
(**signature électronique**
article 1366 du Code civil ;
articles R. 414-1 et s. CJA)

*
